

SCIENCE ET RELIGION

I

On m'a posé ces deux questions :

1^o Que faut-il comprendre sous le mot de religion ?

2^o La morale peut-elle être indépendante de la religion, et comment ?

Je vais essayer, dans la mesure de mes forces, de répondre à ces questions, si importantes et si bien posées.

La plupart des hommes de culture moderne considèrent comme établi que l'essence de toute religion est dans la personification et la divinisation des forces de la nature, et dans leur adoration produite par la peur superstitieuse qu'inspirent ses phénomènes inexplicés.

Cette opinion est admise sans examen approfondi par la société cultivée de notre époque, et, loin de soulever les contradictions des savants, elle trouve en général précisément parmi eux sa confirmation définitive. Si parfois une voix s'élève, comme celle de Max Müller, pour attribuer à la religion une autre origine et un autre sens, elle est convertie par les affirmations unanimes de l'opinion admise.

Si même, au commencement du siècle, les penseurs les plus éminents repoussaient

les doctrines catholiques ou protestantes, à l'exemple des encyclopédistes de la fin du siècle dernier, personne parmi eux ne contestait que la religion en général ne fût la condition indispensable de la vie de l'homme. Sans parler des déistes tels que Bernardin de Saint-Pierre, Diderot et Rousseau, Voltaire édifiait un monument à Dieu, Robespierre instituait la fête de l'Être suprême. Mais de notre temps, grâce à la doctrine frivole et superficielle d'Auguste Comte, qui croyait sincèrement, comme la plupart des Français, que le christianisme n'est autre chose que le catholicisme, et qui voyait par conséquent dans le catholicisme la complète réalisation du christianisme, il est admis que la religion n'est qu'une phase déjà surannée du développement de l'humanité. Il est admis

que l'humanité a déjà traversé deux périodes : celle de la religion et celle de la métaphysique, et qu'elle entre aujourd'hui dans une troisième, supérieure, celle de la science, et que tous les phénomènes religieux ne sont que la survivance d'un organe spirituel jadis nécessaire à l'humanité, mais qui a perdu depuis longtemps sa raison d'être. Il est admis que l'essence de la religion est dans la reconnaissance d'êtres imaginaires et dans leur adoration, comme, déjà dans l'antiquité, l'a cru Démocrite, et comme l'affirment les philosophes modernes et les historiens de la religion.

Tout d'abord la conception d'êtres invisibles et surnaturels n'est pas toujours le résultat de la terreur inspirée par les phénomènes inexplicables de la nature. Nombre d'esprits éminents aussi bien dans le

passé qu'à notre époque, tels que Socrate, Descartes, Newton, etc., repoussent absolument cette explication. Et en réalité, elle ne répond nullement à la question essentielle : D'où vient, chez tous les hommes, la croyance en des êtres invisibles et surnaturels ?

Il est naturel que les hommes aient été effrayés par le tonnerre et les éclairs ; mais pourquoi ont-ils imaginé un être supérieur, Jupiter, qui se trouve quelque part et qui lance de temps à autre ses flèches sur eux ?

Il est naturel que les hommes aient été frappés par la vue de la mort ; mais pourquoi ont-ils inventé les âmes des morts avec lesquelles ils entrent en communication imaginaire ? Ils pouvaient se cacher devant le tonnerre, fuir devant la terreur

de la mort ; eh bien, non, ils ont inventé un Être éternel et puissant dont ils se considèrent comme dépendants, et ils ont inventé l'âme vivante, et non pas seulement par peur mais pour d'autres causes encore. Et c'est évidemment dans ces autres causes que se trouve l'essence de ce qu'on appelle la religion.

De plus, tout homme qui a ressenti un jour, même dans l'enfance, un sentiment religieux, sait par sa propre expérience que ce sentiment a toujours été provoqué, non pas par les phénomènes extérieurs, effrayants, mais par la conscience intime, absolument étrangère à la peur, de son isolement et de sa faiblesse physique et de sa fragilité morale. C'est pourquoi l'homme peut savoir, autant par l'observation extérieure que par l'expérience intime, que la

religion ne consiste pas dans l'adoration des divinités par suite de la terreur superstitieuse qui n'est propre aux hommes que dans une période donnée de leur développement, mais dans quelque chose absolument indépendant de la peur et du degré de civilisation auquel l'homme est parvenu, puisque la conscience de ses facultés limitées au milieu du monde infini et de sa fragilité morale, c'est-à-dire de son impuissance à faire son devoir, a toujours été et sera toujours en lui tant que l'homme restera l'homme.

En effet, tout homme, aussitôt sorti de l'état animal de la première enfance, durant lequel il ne vit que guidé par les exigences de la nature animale, tout homme parvenu à l'état de raison ne peut pas ne pas remarquer que tout ce qui vit autour

de lui se régénère sans mourir et obéit invariablement à la même loi éternelle et définie, tandis que lui seul, en se considérant comme un être séparé du monde existant, est condamné à la mort, à la disparition dans l'espace et dans l'éternité, et que seul, il a la conscience douloureuse de la responsabilité de ses actes. Cette constatation faite, tout homme sensé ne peut pas ne pas réfléchir et ne pas se demander : Pourquoi cette existence éphémère, restreinte et instable au milieu de cet univers éternel, immuable et infini ? En entrant dans la véritable existence humaine, l'homme ne peut pas éviter cette question.

Cette question se pose toujours à tout homme, et il lui faut y répondre d'une façon ou d'une autre. Et c'est dans la réponse à cette question qu'est l'essence de toute

religion. Et l'essence de toute religion est seulement dans la réponse à la question : Pourquoi suis-je et quelle est ma relation avec le monde infini qui m'entoure ? Toute la métaphysique de la religion, toutes les doctrines sur les divinités et sur l'origine du monde ne sont en somme que les signes extérieurs de la religion, dépendant des conditions géographiques, ethnographiques ou historiques.

II

Il n'y a pas une religion, depuis la plus élevée jusqu'à la plus grossière, qui n'ait pas dans sa base cette relation de l'homme avec le monde qui l'entoure. Il n'y a pas une cérémonie religieuse des plus grossières ni un culte des plus raffinés qui ne reposent sur la même base. Toute doctrine religieuse est l'expression de la relation de son fondateur, qui se reconnaît comme homme, avec l'univers infini.

L'expression de ces relations varie selon

les conditions ethnographiques et historiques dans lesquelles se trouvent le fondateur de la religion et le peuple qui l'a adoptée. En outre, cette expression est toujours diversement commentée et défigurée par les disciples du maître, qui généralement est en avant, de centaines et même des milliers d'années, sur l'état intellectuel et moral des masses. C'est pourquoi les expressions de ces relations de l'homme avec l'univers, c'est-à-dire les religions, semblent très nombreuses; mais en réalité il n'y en a que trois :

1° Primitive et individuelle;

2° Paienne et sociale;

3° Chrétienne ou divine.

Et même ces relations se réduisent à vrai dire à deux seulement. Individuelle, qui consiste à voir le sens de la vie dans

le bonheur individuel conquis isolément ou bien en commun avec d'autres individualités; et chrétienne, qui consiste à voir le sens de la vie dans le service de Celui qui a placé l'homme sur la terre. Quant à la relation sociale de l'homme avec l'univers, elle n'est, en réalité, que le développement de la relation individuelle.

La première de ces relations, qui est la plus antique, est celle qui se rencontre aujourd'hui chez les hommes placés au degré inférieur du développement. Elle consiste en ce que l'homme se reconnaît comme un être indépendant et ne vivant que pour la conquête de la plus grande somme possible de bonheur personnel, sans se préoccuper de la souffrance dont son bonheur peut être la source pour ses semblables.

De cette première relation avec le monde,

qui est celle de tout enfant, et qui fut celle de toute l'humanité primitive à l'époque de la phase païenne de son développement, et qui est encore aujourd'hui celle de nombre d'individus isolés d'une moralité grossière et de peuplades sauvages, découlent toutes les religions antiques païennes, de même que les formes inférieures des religions plus modernes, bouddhisme, taocisme, mahométisme, etc. (1).

(1) Quoique le bouddhisme exige de ses disciples la renonciation aux biens du monde et à la vie elle-même, il se base néanmoins sur cette même relation de l'individu à l'univers qui a pour but le bonheur personnel; il y a cependant cette différence que le paganisme véritable reconnaît à l'homme le droit de jouir, tandis que le bouddhisme ne lui reconnaît que celui de ne pas souffrir. Le paganisme professe que le monde doit servir au bonheur de l'individu, le bouddhisme, lui, professe que le monde doit disparaître, puisqu'il est la source des souff-

De cette même relation avec le monde découle aussi le spiritualisme moderne ayant à sa base la conservation de l'individu et son bonheur. Tous les cultes païens, les adorations d'êtres ayant les mêmes jouissances que l'homme, tous les sacrifices et les prières pour obtenir les joies terrestres découlent de cette relation.

La deuxième relation de l'homme avec l'univers, sociale, celle qui l'établit à la deuxième phase de son développement et qui est propre principalement aux hommes faits, consiste en ce que le sens de la vie est dans le bonheur non pas de l'individu mais d'un certain groupement d'individus : famille tribu, peuple et même humanité (tentative de religion positiviste).

frances de l'homme. Le bouddhisme n'est donc que le paganisme à rebours.

Dans ce cas, le sens de la vie est transmis de l'individualité à la famille, à la tribu, au peuple, au groupe dont le bonheur est considéré comme le but de l'existence. Il en découle toutes les religions du même caractère patriarcal et social : la religion chinoise et japonaise, la religion du peuple élu — juive, — la religion d'État romaine, la religion prétendue humaine des positivistes. Toutes les cérémonies de l'adoration des ancêtres en Chine et au Japon, et de l'adoration des empereurs à Rome, reposent sur cette relation.

La troisième relation de l'homme avec l'univers, chrétienne, celle que ressent tout homme âgé et à laquelle, à mon avis, arrive aujourd'hui toute l'humanité, consiste en ce que le sens de la vie apparaît à l'homme non plus dans la conquête du bonheur per-

sonnel ou de celui d'un groupe, mais bien dans la soumission à la Volonté qui a produit l'homme et l'univers, pour atteindre non pas un but humain, mais celui de cette Volonté.

De cette relation découle la doctrine religieuse la plus élevée qui nous soit connue et dont les principes se retrouvent déjà chez les pythagoriciens, les thérapeutes, les esséniens, les Égyptiens et les Perses, chez les brahmines, les bouddhistes et les taoïstes, dans leurs conceptions les plus élevées, mais qui n'a reçu sa pleine et dernière expression que dans le christianisme pur.

Toutes les religions possibles, quelles qu'elles soient, se divisent donc en ces trois relations des hommes avec le monde.

Tout homme, sorti de la période animale

de son existence, reconnaît forcément l'une de ces trois relations, et c'est cette reconnaissance qui détermine sa véritable religion, à quelque confession qu'il croie extérieurement appartenir.